



Bulletin de L'A.N.A.I.

1er trimestre 1997
janvier-février-mars

Publié par
L' Association Nationale
des Anciens et Amis
de l'Indochine et du
Souvenir Indochinois,
agrée par le
Ministère des Anciens
Combattants et par
la Fondation de France,
15, rue de Richelieu,
75001 Paris,
Tél : 01.42.61.41.29,
Fax : 01.42.60.06.51,
CCP 21897-05 V Paris



Scout et Officier, le Commandant François d'Alverny tué au combat contre les Japonais en Indochine

Voici le compte rendu d'une réunion organisée en janvier 1997 à Paris.

Philippe, vous êtes le fils du Commandant François d'Alverny, mort pour la France en 1945. Voudriez-vous nous dire quelques mots de sa jeunesse ?

J'ai peu connu mon père. J'avais 5 ans lors que je l'ai vu pour la dernière fois, le 10 mars 1945, alors qu'il s'échappait d'Hanoi, investie par les Japonais, pour rejoindre la colonne Alessandri au nord du Tonkin.

J'ai appris quelques années plus tard par ma grand-mère que, poursuivant ses études secondaires à Strasbourg, il avait débuté dans le scoutisme à 12 ans. Il a continué à Sainte-Geneviève lorsqu'il était en Corniche et s'est également beaucoup impliqué dans le clan routier qu'il avait fondé à Saint-Cyr avec ses camarades de promotion Serge Parisot et Paul Vaillant.

Cher Colonel Serge Parisot, nous étions tous les trois ensemble à Saint-Cyr (Promotion Galliéni, 1927-1929). Comme François et Paul, tu étais scout-routier. Quelle était la vie de ce clan dans une école militaire ?

La promotion Galliéni comportait un certain nombre de jeunes gens qui, parvenus à l'âge d'homme, considéraient leur vocation militaire comme la suite logique de l'engagement scout de leur adolescence. Sans s'approprier la formule du "Plus haut service" utilisée alors couramment pour les routiers entrés dans les ordres, ils estimaient que les principes les ayant guidés jusque-là étaient toujours valables, et que, loin d'être incompatibles avec la carrière des armes, ils contribueraient puissamment à conforter celle-ci dans ses traditions chevaleresques.

Ainsi nous sommes-nous trouvés une bonne demi-douzaine de camarades de promotion, auxquels se sont joints quelques élèves-officiers de réserve, puis l'année suivante plusieurs élèves de première année, à envisager la création d'un clan routier à l'école.

Nos réunions, irrégulières, sans formalisme ni exclusive, se tenaient géné-



ralement dans le "Petit Bois", à la statue de Kléber ; j'ai retrouvé une vieille photographie jaunie où naturellement François d'Alverny figure, car il était parmi les plus ardents de notre groupe.

L'homologation de notre initiative posait des problèmes, car nous soulevions un cas très spécial, tant vis-à-vis du Commandement - pour qui nous serions sans doute une inadmissible coterie confessionnelle - qu'à l'égard des Scouts de France, car nous tenions à accueillir nos éventuels camarades non catholiques venant des autres fédérations, Eclaireurs de France ou Unionistes. Aussi notre caractère officiel fut-il laissé de part et d'autre en suspens.

Mais notre détermination a été suffisante pour inciter à entreprendre ensemble un camp d'adieu, avant de rejoindre comme Sous-Lieutenants les corps de troupe où nous avait affectés l'amphi-garnison.

En septembre 1929, nous nous retrouvâmes donc à Millau, arborant sur nos tenues scout un foulard blanc et rouge aux couleurs du casoar, pour une fraternelle randonnée pédestre qui nous a fait parcourir en une douzaine de jours les Gorges du

Tarn, les Causses et les Cévennes, avec un lever de soleil à l'Aigoual comme apothéose.

Ce fut peu après la dispersion dans ce qui était alors un Empire mondial. Mais, avant de nous répartir en Afrique, au Levant, en Indochine, nous avons passé le flambeau à nos successeurs ; le Chef de Bataillon de Saint-Rémy a bien voulu, sous l'égide du Général Laffont, qui présidait alors aux destinées des Scouts de France, assumer les fonctions de chef du Clan Charles de Foucauld (notre grand ancien, que nous avons choisi pour Patron).

Les Sous-Lieutenants d'Alverny et Louis, ayant choisi la Coloniale, effectuent un séjour méhariste au Tchad de deux années. En 1933, ils servent dans un régiment différent en France, puis ils repartent heureux d'être affectés encore dans le Sahara tchadien. François d'Alverny commande le groupe nomade du Borkou, proche de la Libye et Xavier Louis le groupe nomade du Kanem.

Serge, en 1937, tu retrouves François. Où et comment ?

Lorsque, de retour de la Légion, j'ai rejoint Saint-Cyr en qualité de professeur de géographie, je repris les consignes. Le clan avait désormais un aumônier, l'abbé Thorel, du collège Saint-Jean de Passy. Mais l'existence de "Charles de Foucauld", officielle dans le mouvement Scout (au même titre que celle du clan fondé plus tard à l'X) ne pouvait au mieux qu'être officielle aux yeux du commandement (bien qu'il tolérât dans les corps de troupe la création de clans militaires). Les effectifs de nos successeurs étaient deux ou trois fois les nôtres, bien que les activités de plein air surabondamment dispensées par l'Ecole aient passablement nui à l'attrait des "sorties" supplémentaires proposées le dimanche par le clan... De 1936 à la veille de la guerre, il y eut cependant aux environs de Paris et au Chemin des Dames (à l'occasion d'un séjour de l'école au camp de Sissonne) ou dans

la neige des Alpes (cette fois en compagnie des X) des manifestations mémorables.

Le Lieutenant ou Capitaine François d'Alverny, de l'Infanterie de Marine, provisoirement en séjour métropolitain, a pris une part active à la préparation et au déroulement de plusieurs d'entre elles, tenant à payer de sa personne pour parfaire auprès des saint-cyriens une formation morale que beaucoup d'instructeurs de l'époque considéraient comme implicite. Ainsi, François était très probablement des nôtres dans le Soissonnais, par un froid noir, sur les traces de l'escadron de Gironde. Nous avons parcouru sur le terrain, avec l'émotion que l'on devine, le périple d'un détachement de cavalerie commandé par un de nos grands anciens pendant la première bataille de la Marne derrière les lignes allemandes. Nous avons pour guide le livre dans lequel l'un des survivants (le futur Général Chambe) raconte l'extraordinaire fait d'armes de ces dragons à cheval, chargeant à la lance une escadrille d'avions ennemis surprise au sol.

Philippe, 1938 n'est-elle pas l'année de mariage de vos parents ?

Oui, après son deuxième séjour en Afrique, où il a passé trois ans, mon père est affecté au 21^e RIC à Courbevoie et il met à profit son séjour en métropole pour réanimer le scoutisme à Saint-Cyr. Il se marie en 1938 avec Claude de Beaufremont-Courtenay

(elle deviendra plus tard Surintendante Générale des Maisons d'Education de la Légion d'Honneur).

Moi, entré au séminaire de Saint-Sulpice à Ivry en octobre, j'y reçois début 1938 une longue visite de François qui me touche profondément. Il m'annonce son prochain départ pour l'Indochine. Philippe, quels furent les débuts de ce séjour au Vietnam ?

A son arrivée en Indochine, mon père, alors Capitaine, est affecté à Trung Khan Phu, un poste situé au Nord du Tonkin dans le territoire de Cao Bang, à la frontière de Chine. Il commande la délégation, organise, crée et forge son outil guerrier, sa compagnie. Chaque matin, à l'aube, ivre d'activité, il se présente devant ses hommes en tenue de sport et les entraîne. Avec les officiers chinois, il se montre un diplomate avisé et sait s'attirer des amitiés qui lui vaudront, à l'heure de l'invasion japonaise, de régler sans incident le transit à travers le territoire tonkinois des populations chinoises fuyant l'ennemi commun.

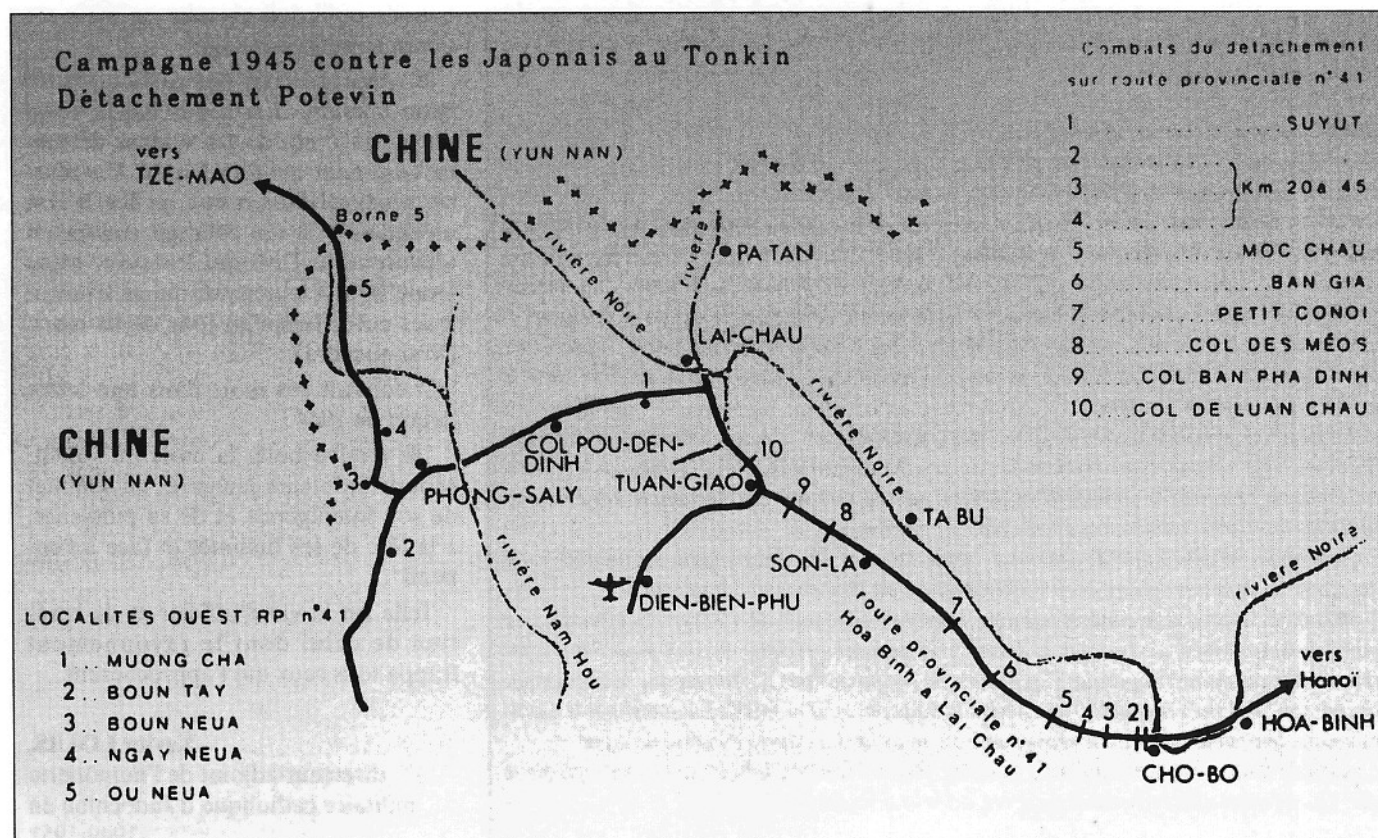
Affecté à l'Etat-major à Hanoi, il est promu Chef de Bataillon et consacre ses moments de loisir à unir la jeunesse française et annamite dans le cadre du scoutisme et notamment au sein du clan Emile Huc qu'il dirige avec ardeur, entraînant ses camarades dans la brousse, où il pressent qu'il mènera les derniers combats de cette grande épreuve inévitable, et insufflé à ceux

qu'il mène ce goût du risque héroïque où se forgent les volontés.

Raymond Muraire, vous étiez au Vietnam dès votre enfance et aimiez le scoutisme. A Hanoi, vous rencontrez le Commandant d'Alverny qui sert à l'Etat-major. Maintenant n'hésitez pas à nous parler longuement de lui.

Au préalable, un petit mot rapide pour résumer la situation en Indochine à cette époque. Depuis le mois d'août 1941, l'armée japonaise stationne dans toute la péninsule indochinoise en vertu d'accords plus ou moins librement négociés, mais qui laissent intacte, en droit et en fait, la souveraineté française sur l'Indochine. C'est cette dernière que l'armée japonaise abolira brutalement le 9 mars 1945 en attaquant en même temps et partout les garnisons françaises.

En ce qui me concerne, je quitte Saigon pour Hanoi en octobre pour poursuivre mes études à la Faculté des Sciences et j'entre au Clan Emile Huc que dirige François d'Alverny. Je suis le plus jeune du clan, 17 ans, un peu noyé dans un monde d'adultes, car le Clan Emile Huc comprend quelques étudiants, certes, mais beaucoup d'hommes mariés, pères de famille dont les situations et les activités professionnelles sont très diverses. François d'Alverny anime ce groupe avec la simplicité dont il a le secret et grâce à laquelle il n'y a ni aparté ni réserve mais au contraire une grande fraternité.



té : chacun est attentif à l'autre et aux autres. Je découvre ainsi la route telle sans doute que l'avait voulue Baden-Powell : joyeuse, généreuse mais exigeante, telle que la vivait François d'Alverny et telle qu'il essayait de nous la faire vivre.

Par exemple, nous avons su plus tard que François avait, un jour, assuré seul la sortie du clan qui avait été prévue, aucun des routiers ne s'étant présenté pour divers motifs au rendez-vous, et ce jour-là était celui de l'anniversaire de sa fille Hélène avec qui il aurait très certainement préféré rester ; François d'Alverny s'imposait par l'exemple.

° °
°

Sentant les Japonais nerveux et redoutant un coup de force, j'étais allé, dans la matinée du 8 mars, voir François à son bureau dans la Citadelle, pour lui demander conseil sur la conduite à tenir dans l'éventualité

d'une attaque japonaise. Il me dit de me rendre chez lui si nous entendions trois coups de canon qui seraient, alors, le signal d'une attaque. Le vendredi 9 mars 1945, vers 21 heures, des bruits d'armes automatiques se font entendre, d'abord au loin puis plus près et soudain résonne le canon ! Pas d'hésitation : ma mère et moi enfourchons nos bicyclettes et pédalons le cœur battant dans la nuit.

Au domicile de François, nous trouvons Madame d'Alverny, Philippe et Hélène, le Commandant Paul Vaillant (qui dans la nuit rejoignit les forces françaises au nord du Tonkin), et quelques personnes ; nous passons avec eux la nuit dans l'angoisse.

Il devait être 8 heures et faisait grand jour ce samedi 10 mars 1945 lorsque François est arrivé, ses galons de Commandant aux pattes d'épaules, son revolver à la main. Etonnamment calme, sans trace de fatigue, il s'est mis en civil et a dit simplement "je pars". A mon interrogation il a répondu :

"Toi, tu restes avec ta mère, elle a besoin de toi. Protège-la. Il n'y a rien d'autre à faire. Hanoi est entièrement investie par les Japonais. Toute la nuit j'ai essayé de rejoindre mon poste à la Citadelle sans succès". Il a embrassé Philippe, juché sur une chaise et a pris Hélène dans ses bras. Madame d'Alverny l'a accompagné jusqu'à la grille du jardin.

Voilà la dernière image que je conserve de François d'Alverny : calme, décidé, le regard clair et comme toujours, prêt à servir.

Philippe, que furent alors la mission, les combats de votre père et sa mort héroïque ?

Lors de l'attaque japonaise du 9 mars 1945, mon père, qui était alors à l'Etat-major, a réussi à s'échapper et c'est le matin du 10 mars que je l'ai aperçu pour la dernière fois à la maison où, en cachette, il était venu chercher quelques affaires avant d'entamer le périple à travers les lignes ennemies, qui lui a permis de rejoindre la colonne Alessandri. Marchant de nuit, se cachant le jour au risque d'être vingt fois trahi par les indigènes auxquels il doit demander aide et assistance, il réussit après six jours de fatigue et de privations, à atteindre Son La (au Nord-Ouest d'Hanoi), où se trouve une partie des forces françaises. Là, le Général Alessandri lui confie le commandement d'un bataillon formé d'unités disparates et c'est en pleine bataille qu'il doit prendre en main ses hommes et les faire agir.

Il n'ignore rien des difficultés de cette mission. Il faut que lui, la veille encore inconnu de ses soldats, devienne ce ciment qui fera l'unité. Il y réussit merveilleusement, grâce à son ascendant et à son courage, comme en témoigne le Colonel Potevin, alors jeune Sous-Lieutenant, qui se trouvait à ses côtés jusqu'au jour de sa mort. (Voir encadré).

Il écrivait ces mots dans une lettre datant de 1944 :

"Je trouve belle la mort du soldat. Mourir en pleine jeunesse, au sommet de son intelligence et de sa puissance, à la tête de ses hommes et face à l'ennemi".

Telle fut la vie d'officier et de chrétien de celui dont le rayonnement frappa tous ceux qui l'approchèrent.

Xavier LOUIS,

directeur-adjoint de l'aumônerie militaire catholique d'Indochine en 1949-1951

Le récit du Colonel Potevin

"Toujours debout, vêtu de bleu, coiffé d'un bérêt basque, il est toujours là où sa présence est le plus nécessaire pour inspirer confiance. Et il parvient à maintenir le calme malgré cette brousse obsédante dont l'imagination des plus solides amplifie les dangers.

Le 30 mars, les troupes françaises plus que jamais pressées par les Japonais tentent un suprême effort pour s'accrocher au col des Méos situé entre les provinces de Son La et de Lai Chau.

Le terrain dénudé cette fois permettra de voir l'adversaire. Malheureusement, les éléments s'en mêlent : un brouillard dense comme une jungle enveloppe les défenseurs. Ils sont surpris et reculent tandis que le voile se déchire et qu'un soleil lumineux les livre aux coups ajustés des assaillants.

Le bataillon d'Alverny évite le désastre. Disposé à la hâte, il fait face et riposte. Fièremment campé sur sa canne, la haute stature du chef passe d'un groupe à l'autre, désignant le point délicat, la direction dangereuse. Nul doute que cet homme superbe constitue une cible idéale, lui-même s'en doute-t-il ? Rien ne laisse le supposer !

Ce mépris du danger dont faisait constamment preuve le Commandant d'Alverny, son souci du "mieux" devaient, hélas ! lui coûter la vie.

Nul ne se résigne moins que lui à ces décrochages perpétuels. Il éprouve une douleur presque physique à abandonner chaque jour une partie de ce pays si glorieusement pacifié et marqué par la France. Cette fois il doit couvrir Lai Chau avec son bataillon. Si Lai Chau tombe trop tôt, le repli vers le Laos des autres bataillons peut être compromis. Il le sait et il est décidé à raidir sa résistance.

Le premier avril au matin, jour de Pâques, d'Alverny a voulu faire grande toilette. Suprême élégance, souci inconscient de se présenter propre à la mort ? Tandis qu'il se rase, les Japonais prennent le contact. Il explique à son adjoint que seul l'exemple des Français incite les tirailleurs indochinois à tenir plus longtemps.

Le combat se développe. L'ennemi déborde les ailes. D'Alverny venu au premier rang examiner la situation déclare à ses Lieutenants qu'on peut se maintenir encore.

Vers midi, alors que le combat fait rage, la grande silhouette de d'Alverny s'effondre... la poitrine est traversée. Le Lieutenant Jesson près de lui se précipite aussitôt pour l'emporter et recueillir ses dernières paroles : "je meurs, ne me laissez pas !". Tandis que le Lieutenant charge son chef sur ses épaules, une nouvelle balle atteint à la fois le Lieutenant et le Commandant, le premier au bras, le second au cou, mais déjà d'Alverny a cessé de vivre.

Aussitôt tomba le Commandant d'Alverny, face à l'ennemi, loin de sa patrie, mais pour elle. Quelle mort plus belle eut-il pu rêver, lui le vrai soldat ?"